

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(12 octobre - 11 novembre\)](#) [Item](#)[312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Interculturalisme](#), [Littérature](#), [Portrait](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Salon](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1839-11-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°324/317-318

Information générales

LangueFrançais

Cote790, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

312 Du Val Richer, jeudi soir 7 Novembre 1839

9 heures

Je pense que depuis plusieurs jours, je ne vous écris que de courtes lettres. Cela me déplaît. Au moment où je vous écris, la perspective de Mercredi soir m'apparaît et je m'arrête. Ma lettre m'ennuie. Quand elle est partie, sa brièveté me choque ; tout ce que j'aurais pu vous dire me revient à l'esprit. C'est une conversation qui me manque. C'est presque vous qui me manquez. Presque quasi. Vous dites que le cœur n'a pas d'esprit. Ce n'est pas vrai. Je ne connais rien qui en ait autant. Rien qui en donne autant. Quel est l'amoureux qui n'a pas d'esprit. M. de Sainte-Beuve en a, sans être amoureux ; mais du plus alambiqué, quintessencié, un peloton embrouillé qui se dévide dans un labyrinthe.

Je vous vois d'ici immobile, grave étonnée, regardant les interlocuteurs, et vous en allant. Vous avez raison. C'est un défaut Français de s'adonner tout entier à une idée, une fantaisie, une conversation, une personne et de ne plus faire attention à rien ni à qui que ce soit. Défaut aggravé de notre temps par les habitudes de coterie. Les habitués d'une coterie sont peu polis. Ils se voient tous les jours, et ne se gênent plus entre eux. Delà à ne se gêner pour personne, il n'y a pas loin. Puis, il y a un argot dans une coterie, & ceux qui le parlent oublient que tout le monde, n'est pas initié. M. le Chancelier, en sa qualité d'ancien parlementaire, se croit obligé d'être pour les Jansénistes d'aimer les Jansénistes. Il ne les connaît, ni ne les aime. Rien ne ressemble moins à un Janséniste que cet esprit tout d'expédients, de billets du matin, de visites du soir, avisé, expérimenté, glissant beaucoup et ne tombant jamais. Pascal l'aurait mis dans ses *Provinciales*. Mais n'importe. Ses pères étaient Jansénistes. Il n'en entendra pas parler avec indifférence. Il ne cessera pas d'en parler. M. de Ste Beuve n'a pas les mêmes raisons de passion. Il a les raisons contraires, ce qui vaut tout autant. Il est, lui, un converti à l'amour du Jansénisme, un ancien libertin et incrédule qui s'est épris d'un enthousiasme littéraire pour austérité et la dévotion. Il a le zèle du novice comme M. le Chancelier, celui de l'hérédité. Vous qui n'avez ni l'un ni l'autre, vous ne vous êtes pas trouvée de la coterie. Après avoir concédé, il faut résister. Il y a des impolitesses nationales. Chaque pays a les siennes. Quand nous serons ensemble, je vous dirai celles que je trouve aux Anglais. Pour le moment, je ne parle de M. de Ste Beuve qu'à vous. Je n'en veux pas parler légèrement. Il écrit à mon sujet une espèce de brochure qui doit paraître cet hiver dans la Revue des deux mondes. On m'a dit cela.

Vendredi 7 heures et demie

Je me lève par un singulier effet de lumière. Le ciel est rouge comme au plus chaud soleil couchant du midi. Il fait froid. Le temps ne me fait plus rien. Il n'y a point et il n'y aura point de querelle sérieuse entre le Roi et son Cabinet. Ils se céderont toujours assez l'un à l'autre pour que le dissentiment n'aille jamais au delà de l'humeur. Et comme ils n'ont pas la prétention d'être amoureux l'un de l'autre entre eux l'humeur ne fait rien.

10 heures

Je ne me résigne pas à ces affaires de Péterbourg, à ces entraves de Paul, à ce renouvellement perpétuel de procédés inouïs. Il m'est venu de là depuis six mois, plus de vraie colère intérieure que d'aucune autre source depuis bien des années. Adieu. Adieu. Les jours s'écoulent. Trop lentement, mais ils s'écoulent. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-11-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1937>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 7 novembre 1839

Heure Soir, 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Madame la Princesse de Lieven
Rue St. Florentin 2
Paris



918
15
De Mal. Dicko - Gust

Je ne vous écris que de courts lettres
nommés où je vous écris, la proce-
on l'apparait et je m'arrête. Ma
elle ce parti, la brivité, me
pu vous lui me reviens à l'hy-
qui me manque. C'est progre-
progre, quasi. Vous s'it que le
ce n'est pas vrai. Je ne comen-
qui qui en donne autant. Quel est
l'esprit ?

Je ne suis pas si bonne en ce, la
de plus abondant, qu'habituelle,
qui de l'avis de dans un labyrinthe
grace, d'homme, regardant la ind
Nous voyons, c'est un affaire
tout entier à une idée, une fait
une promesse, et de ne plus faire
qui que ce soit. Elle ne agrée
habitudes de culture. des habita-
hote. Ils de brime tous les jours
entre eux. Cela à de se pour-
pas lein. Puis, il y a cette ange-

Du Val Richer - Lundi soir 7 novembre 1837 790

9 heures

Je pense que, depuis plusieurs jours, je ne vous écris que de courtes lettres. Cela me déplaît. Au moment où je vous écris, la perspective de Mercredi soir m'apparaît et je m'arrête. Ma lettre s'ennuie. Quand elle est partie, la brièveté me choque; tout ce que j'aurai pu vous dire me revient à l'esprit. C'est une conversation qui me manque. C'est presque vous qui me manquez. Presque, quasi. Vous dites que le cœur n'a pas d'esprit. Ce n'est pas vrai. Je ne connais rien qui en ait autant, rien qui en donne autant. Quel est l'amoureux qui n'a pas d'esprit ?

M. de Sainte Beuve en a, sans être amoureux; mais du plus alambiqué, quintessencié, en polton embrouillé qui se dévide dans un labyrinthe. Je vous ^{en} dis invariablement grave, d'homme, regardant les interlocuteurs et vous en allant. Vous avez raison. C'est un défaut Français de s'adonner tout entier à une idée, une fantaisie, une conversation, une personne, et de ne plus faire attention à rien ni à qui que ce soit. Défaut aggravé de notre temps par les habitudes de cotterie. Les habitués d'une cotterie sont peu polis. Ils se voient tous les jours et ne se gênent plus entre eux. De là à ne se gêner pour personne, il n'y a pas loin. Puis, il y a une ardeur dans une cotterie, d.

ceux qui le parlent oublient que tout le monde n'est pas
inutile. M. le Chancelier en sa qualité d'ancien parlementaire
se croit obligé d'être pour les Jansénistes, d'aimer les
Jansénistes. Il ne les connaît ni ne les aime. Rien ne
ressemble moins à un Janséniste que cet esprit tout
d'expédient, de billet, de matin, de visites, de lois, aride,
expérimental, glissant beaucoup et ne tombant jamais.
Parait-il qu'il ait été dans les Provinciales, mais n'importe.
Les pères étoient Jansénistes. Il s'en attendra pas parler
avec indifférence. Il ne cessera pas d'en parler. M. de
St. Beuve n'a pas les mêmes raisons de passion. Il a les
raisons contraires, ce qui vaut tout autant. Il est, lui,
un converti à l'amour du Jansénisme, un ancien
libertin et incroyant qui s'est épris d'un enthousiasme
littéraire pour l'austérité et la dévotion. Il a le
gèle du novice comme M. le Chancelier celui de
l'hérédité. Vous qui n'avez ni l'un ni l'autre, vous
ne vous êtes pas trouvés de la partie.

Après avoir considéré il faut réviser. Il y a des
impolitesse nationales. Chaque pays a les siennes.
Lorsqu'on s'en souvient ensemble, je vous disai celles que
je trouve aux Anglais.

Pour le moment, je ne parle de M. de St. Beuve qu'à
vous. Je n'en veux pas parler légèrement. Il écrit à mon
sujet une copie de brochure qui doit paraître ces jours

dans la H

Je me suis

connu au

de tous les

Il n'y a

entre la H

à l'entre p

l'humour.

l'un de l'a

Il ne me

de Paul,

Il suit

intéressant

adressé à

St. Beuve

est pas,
particulièrement
les
sion de
tout
s, avide,
mai.
s'ingère.
parles
de
Il a le
est, lui,
rien
s, comme
le
ce.
vous
Il y a de
mes.
quo
est qua
à mon
et liées

Dans la Revue etc, deux mois. On n'a dit cela.

Vendredi 7 heures et demie.

Je me lève par un singulier effet de lumière. Le lit est rouge
comme au plus chaud soleil couchant du midi. Il fait froid.
Le temps ne me fait plus rien.

Il n'y a point si il n'y aucun point de querelle sérieuse
entre le Roi et son cabinet. Ils se regardent toujours avec leur
à l'autre pour que le sentiment n'aït jamais au delà de
l'humain. Et comme il n'est pas la prétention d'être meilleur
l'un de l'autre, entre eux l'humain ne fait rien.

10 heures.

Il ne me résigne pas à ces affaires de Pétersbourg, à ces missions
de Paul, à ce renouvellement perpétuel de procédés, inouïs.
Il n'est venu de là, depuis six mois, plus de vrais colères,
intéressées que d'aucune autre source depuis bien des années.
Adieu. Adieu. Les jours d'absence. Trop lentement, mais ils
s'écoulent. Adieu.